

Introduction

Pourquoi le thème de la vérité?

A. Raisons académiques

B. Raisons de l'histoire de la philosophie

C. Raison philosophique. Notre problématique

A. Raisons académiques

Présenter un concept dans le cadre qui est le nôtre, celui de la préparation d'un thème proposé à l'étude, pour un concours, c'est en premier lieu tenter d'en justifier le choix. C'est une première manière de l'approcher.

Il y a des raisons académiques, qui renvoient à l'histoire de la philosophie : la vérité est un thème éternel de la philosophie, aussi important que celui de la liberté, de la morale, ou du bonheur, qui, eux, ont déjà été proposés. C'est également un thème qui coïncide avec *le* grand texte emblématique de cette histoire de la philosophie, celui avec lequel tous les grands penseurs entrent en dialogue, d'une façon ou d'une autre, celui que l'on croise presque inévitablement quand on fait ses premières classes de philo : l'allégorie de la caverne de Platon, dans le Livre VII de la *République*.

Mais si le choix du thème ne tenait qu'à des raisons académiques, puisant parmi les thèmes celui qui n'a pas encore été donné, alors ce serait seulement un choix paresseux.

B. Raisons de l'histoire de la philosophie

Du point de vue philosophique, il y a une raison de plus pour choisir la vérité : c'est qu'elle est un thème dominant, mieux, le thème dominant de la discipline, et, en ce sens, celui où le philosophe est à son affaire, ou prétend l'être, si l'on se souvient du sarcasme de Nietzsche :

« En admettant que la vérité soit femme, n'y aurait-il pas quelque vraisemblance à affirmer que tous les philosophes, dans la mesure où ils étaient des dogmatiques, ne s'entendaient pas à parler de la femme ? »

Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, Préface

Sa grande affaire, ou son affaire à elle, voilà ce qu'est ou a été la vérité pour la philosophie, tout au long de son histoire, de Platon à Heidegger.

On peut même dire que la philosophie commence, avec Platon, comme cette quête d'une expérience de la vérité qui veut nous mener du monde sensible au monde intelligible. Ce fut là un coup de maître, et toute l'histoire de la philosophie sera héritière de ce modèle déposé, dans l'allé-

gorie de la caverne, d'une double épreuve, de soi, et du monde : épreuve fondue dans l'expérience de la vérité, qui nous fait passer de l'ombre à la lumière, de la caverne au dehors, des ombres à l'Être. Un geste d'une telle ampleur ne sera jamais répété, sauf peut-être avec Heidegger, voulant poser à nouveaux frais « la question de l'Être » dans *Être et temps*.

Il est vrai qu'à la suite de Platon, toute grande philosophie peut se définir comme une grande réponse donnée à cette question. On peut tenter alors de faire la liste de ces figures de la vérité : la vérité comme Idée, chez Platon, la vérité comme certitude subjective chez Descartes, la vérité comme accord des esprits chez Kant, la vérité comme effectivité chez Hegel, la vérité comme dévoilement chez Heidegger, la vérité comme illusion qui s'ignore chez Nietzsche, pour s'en tenir à quelques-unes. Ce furent comme autant de réponses à la question : qu'est-ce que la vérité ? Mais qu'a-t-on à faire des réponses en philosophie ? Ce qui est décisif, c'est la démarche, c'est La Vérité comme objet spécifique d'une recherche qui s'assume comme telle dans cette ambition démesurée. C'est bien cette recherche qui définit et spécifie le personnage du philosophe aux yeux de tous depuis Platon, dans toute la majesté ou la pompe de son entreprise, sa grandeur et son ambition, son audace... mais aussi son aspect chimérique, sa vanité ou sa suffisance, son impossibilité, et son danger. C'est bien cette recherche de La Vérité majuscule qui distingue le philosophe du scientifique (ce dernier privilégie l'exactitude), ou de l'artiste (il cherche le beau ou la créativité), quelles que soient la ou les vérités que peuvent atteindre ou montrer ces derniers, c'est cette manière, en somme, qu'a le philosophe d'avoir fait de la vérité son affaire, la Grande affaire, cette manière aussi qu'ont les autres de lui reconnaître et de lui laisser assez volontiers cette ambition un peu folle, non sans respect et admiration, non sans scepticisme non plus, et un petit air goguenard, parfois.

C. Raison philosophique. Notre problématique

Pour comprendre pourquoi existe cette affinité fondamentale entre la question de la vérité, et la philosophie comme projet, il faut partir de la vie et de ce qui en est le point de départ pour l'homme : un monde d'apparences, un peu comme celui que Platon voudra désigner avec sa caverne dans *la République* et la fameuse allégorie du Livre VII.

I. Le point de départ de notre rapport au monde: les apparences

Le monde dont nous avons conscience, mais, plus concrètement, celui dans lequel nous existons, à travers l'ensemble de nos actions, de nos projets et souvenirs, et la multitude de nos sentiments, ce monde n'a pas d'abord la solidité ni la simplicité que parfois nous lui prêtons. Notre perception quotidienne, dans la stabilité acquise de certains de ses objets les plus familiers, nous donne peut-être parfois le sentiment d'une évidence, d'un plein, d'une clarté et d'une netteté qui ne correspondent guère à la réalité de départ, ou au fantôme dont nous disposons.

En effet, ce monde de chacun et de chaque groupe humain, celui dans lequel un homme, une famille, une communauté, une région, une nation se conçoivent ou se représentent à eux-mêmes, est d'abord constitué de simples apparences et non de faits solides et certains. Ce sont elles qui constituent le donné auquel nous avons affaire et à partir duquel ensuite nous construisons assez péniblement toute une perception, toute une vision. Apparences, cela veut dire des bribes de réel, des « silhouettes incertaines », ce que Kant appelle « le divers de la représentation » : ce qui est donné dispersé à travers la sensibilité. Des apparences, cela veut dire des vues, des profils, des perspectives, des apparitions multiples mais toujours incomplètes de chaque chose (une chaise, vue sous différents angles, une maison aperçue de différentes façons, etc.), mais surtout des hommes, ou plutôt des conduites humaines tellement équivoques, ambiguës, énigmatiques (la colère d'un tel, la générosité d'un autre, l'animosité d'un troisième, l'ambition démesurée d'un quatrième, l'avarice d'un cinquième..., toujours aperçus à partir de quelque angle imprévu, surprenants, et jamais totalement avérés), des réalités historiques, ou culturelles (l'Espagne du Siècle d'or, la France de Louis XIV, l'Amérique des Indiens, etc.). En somme, tout se donne d'abord à nous sous la forme d'un échafaudage un peu fragile de perspectives fuyantes, changeantes, confrontées à celles des autres, qui sont tout aussi foisonnantes, déroutantes parfois, énervantes aussi, lorsqu'on ne peut tomber d'accord.

Nous disons apparences, nous pourrions dire signes. Le monde, avant d'être constitué comme tel pour nous, est un texte flottant fait de signes épars. Les signes supposent un matériau (les mots du langage, par exemple, ou le mouvement des gestes, tout l'ensemble des sons et des bruits) et un renvoi à des significations. Mais on le sait, ce renvoi ne se fait pas dans le rapport fixe du signifiant au signifié, mais latéralement, en partant de la totalité du système de ces signes, et en jouant sur leurs oppositions. Si bien que les significations que nous croyons

apercevoir, celles d'une conduite humaine, ou celles d'un événement, voire de simples faits plus matériels (la chute d'une chaise, le crissement d'un pneu sur la route), tout cela ne se voit doté d'un sens que selon certaines conditions assez aléatoires, dans une certaine manière de jouer avec le système de ces signes dans lequel tout cela prend corps, favorisant certaines interprétations, excluant d'autres, compliquant sans cesse cette saisie élémentaire du monde dans le même mouvement qu'elles la rendent possible. Ce geste de la main de mon ami, au loin, sur le quai de la gare où je viens de le quitter, est-ce un dernier geste d'adieu (« je te redis au revoir »)? Ou est-ce une invitation à revenir car il veut me dire une dernière chose (« Attends, j'ai oublié de te dire quelque chose »)? Quel signe est-ce exactement? Quand fait-on ce genre de signes? Quelle place y a-t-il pour une improvisation de sa part? Comment l'interpréter? Tous les signes dont est tissée notre vie, en particulier notre vie en commun, sont ainsi comme une invitation permanente à chercher derrière les signes leur vrai sens, qui semble se dérober toujours, à mesure qu'on avance. Car toute apparence suppose quelque chose qui apparaît, certes, mais toujours aussi quelque chose qui, dans le même mouvement, se cache, ou se déguise, ou se réserve pour plus tard, pour une autre apparition: comme ce « côté de chez Swann » dont le jeune narrateur d'*À la recherche du temps perdu*, Marcel, ne saura que très tardivement qu'il était attendant au « côté de chez Guermantes » qu'il avait pourtant toujours cru dissocié du premier, et dont il n'avait même jamais songé qu'il pût avoir un lien quelconque avec lui. Les apparences éparées des lieux les plus chers au jeune Marcel ne trouvent de jonction que par le plus grand des hasards, au détour d'une phrase anodine:

« Si vous voulez, nous pourrons tout de même sortir un après-midi et nous pourrons alors aller à Guermantes, en prenant par Méséglise, c'est la plus jolie façon », phrase qui en bouleversant toutes les idées de mon enfance m'apprit que les deux côtés n'étaient pas aussi inconciliables que j'avais cru. »

Marcel Proust, *Albertine disparue*.

Ces apparences ne portent pas seulement sur les choses et les êtres qui nous font face, elles nous concernent également de plus près, car nous aussi, nous nous apparaissions à nous-mêmes à travers toute une série d'apparences qui ont également leurs lacunes, leur indétermination, et qui nous révèlent parfois beaucoup plus étrangers à nous-mêmes que nous ne pourrions le croire: nous nous apparaissions à nous-mêmes, certes, mais ces apparences-là, ces manifestations de nous-mêmes se trouvent compliquées de mille façons, par notre désir, par notre orgueil,

nos intérêts et nos buts, provisoires ou non, et par ceux de tous les autres. Dans le film de Georges Clouzot intitulé *La vérité*, Sami Frey et Brigitte Bardot, jouant deux jeunes amants qui se déchirent, se donnent la réplique ainsi, au moment où le jeune homme ne semble plus nourrir la même passion pour sa belle :

« B.B. : *Tu ne m'aimes plus !*

S.F. : *Il me semble que je ne t'ai jamais aimée »*

Tel est notre lot commun, lorsque l'amour n'est plus : cette propension que nous avons à ne plus nous reconnaître du tout, à quelques mois, semaines voire quelques jours à peine d'intervalle, dans les sentiments qui nous semblaient pourtant les plus indissociables de notre personne. Est-ce le fait que Sami Frey, l'amour disparu, y voit plus clair ? Est-ce au contraire que, lassé des infidélités passées de celle-ci, il tente de réinterpréter l'ensemble de ses sentiments sous un nouveau jour et ne peut même plus croire à sa passion du début ? Est-ce une manière de vouloir décider brutalement d'une fin de leur histoire, d'une tentative pour se convaincre lui-même qu'il ne l'aime plus, quitte à se renier ? Il est difficile de trancher, mais ce qui frappe, ce qui doit nous retenir ici, c'est l'indétermination des apparences, cette capacité qu'elles ont à servir de conducteur pour toutes sortes de significations, puis, assez rapidement, d'en accueillir d'autres, parfois contraires, au gré des circonstances, des changements qui affectent le monde, ou nous-mêmes, et des interprétations que les autres en font.

2. Le geste philosophique, l'invention de La Vérité

Une insatisfaction naît, grandit, un mécontentement à l'égard de ces insaisissables et imparfaites images qui jamais ne nous assurent de rien. À travers l'incertitude, le doute, se développe une volonté d'en finir avec les apparences, un certain rejet, voire un certain mépris de celles-ci.

Pourtant, par un autre côté de nous-mêmes, tout se passe comme si nous nous accommodions fort bien de cet univers mobile et un peu imprévisible, de ses apparences variables et inconstantes, car elles nous arrangent bien, en quelque sorte, et nous avons appris à en faire bon usage, de ces infidèles. Elles servent si bien nos buts dans cette jungle des vies qui se croisent et s'entrechoquent : ce sont elles qui nous permettent de simuler et de dissimuler, de tricher un peu, de nous cacher ou de nous déguiser, de tromper autrui et pourquoi pas de nous tromper nous-mêmes : elles font le matériau indispensable et merveilleux de la comédie humaine, et

loin d'en déplorer la volatilité et l'inconstance, nous en usons et abusons dans notre délicat commerce avec les autres, contre eux, certes, mais aussi avec eux, avec leur accord tacite, voire leur complicité, et contre nous-mêmes, parfois, car nous aimons aussi nous abuser.

C'est là sans doute le propre de la vie, si l'on se rapporte aux paroles de Nietzsche qui viendra clore à sa façon la grande aventure de la philosophie :

« *La vie vise à l'apparence, je veux dire à l'erreur, la tromperie, la dissimulation, l'aveuglement, l'aveuglement de soi, et [...] la grande forme de la vie s'est toujours montrée en effet du côté des polutropoi¹ les plus dénués de scrupules.* »

F. Nietzsche, *Le gai savoir*, trad. P. Wotling, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2000, p. 286-287.

Car Nietzsche semble être venu clore l'histoire de la philosophie en adepte de la vie, et un peu effrayé du travail accompli jusqu'à lui par la philosophie.

Avec Nietzsche en effet, nous prenons conscience de ce que furent l'entreprise philosophique et son geste inaugural : cet acte splendide et un peu théâtral, si l'on pense à Platon, par lequel l'esprit humain, un jour, a pris acte de cette insatisfaction notée plus haut, a refusé de s'en tenir aux apparences et à cette réalité trop inconstante et mensongère, et a voulu partir à la recherche de la vérité, a inventé en somme La Vérité, entendons La Vérité comme but ultime de la vie, et comme revendication fondamentale de la pensée.

Cet acte philosophique a sans doute produit une première division, en nous-mêmes, entre la vie de l'esprit, tout entière tournée vers la recherche de la vérité, et la vie tout court, qui se satisfaisait si bien jusque-là de ce monde d'apparences, et savait à l'occasion en jouer tout à son avantage.

C'est dans les termes d'une véritable conversion de l'âme que Platon avait défini les termes de l'aventure philosophique, au Livre VII de *La République*, avec l'image d'une âme se détournant des ténèbres des apparences pour se diriger enfin vers la vérité et sa lumière :

1. Ce qui a des aspects multiples, changeants, variés, un peu comme on dit « Ulysse, l'homme aux mille tours ».